il dut promettre de reviser la législation minière; puis une interpellation relativement à l'homologation donnée par le ministre des Travaux publics aux nouveaux tarifs kilométriques à base décroissante de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée. MM. Duché et Crozet-Fourneyron crurent à ce moment devoir demander à la Chambre de voter l'expulsion des prétendants; le gouvernement, mis en demeure de se prononcer, déposa un projet dans le même sens, et finalement se rallia à un amendement enjoignant l'expulsion immédiate des chefs des familles princières et de leurs héritiers en ligne directe et donnant au pouvoir exécutif le droit d'expulser les autres membres de ces familles, écartés déjà de toute fonction publique et de tout mandat électif. L'année 1886 approchait de sa fin et l'intelligence si souple de M. de Freycinet avait su garer de multiples écueils parlementaires le gouvernement qu'il dirigeait. Il devait échouer sur la question financière. Le gouvernement s'était engagé à ne faire aucun emprunt, à ne créer aucun impôt pour subvenir aux besoins ordinaires du Trésor, et, de plus, à faire rentrer dans le budget ordinaire les frais du protectorat et le budget extraordinaire. M. Sadi Carnot arrêta son projet de budget à 3.142.500.000 fr. en recettes et 3.141.000.000 en dépenses, en y faisant effectivement rentrer les dépenses du Tonkin, évaluées à 30.000.000, et 163.500.000 francs de dépenses extraordinaires. La clef de voûte du système de M. Carnot consistait dans un emprunt, et cet emprunt, qui faisait l'objet d'un projet de loi spécial, fut voté avec modification par la Chambre au mois d'avril. Quant à la discussion du budget, elle ne commença que le 16 novembre. Elle fut marquée par un conflit persistant entre le gouvernement et la commission du budget, celle-ci finissant toujours par l'emporter sur les ministres; mais, ni le gouvernement ni la commission ne pouvant faire adopter leurs vues par la Chambre, M. de Freycinet, qui s'était montré peut-être trop conciliant depuis l'ouverture du débat, ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait peu à peu perdu son autorité de chef de cabinet: il ne put obtenir de la Chambre le maintien des sous-préfectures et il donna sa démission (3 décembre).

Ministère Goblet (11 décembre 1886-17 mai 1887). M. Floquet fut mandé à l'Elysée et le président de la République lui offrit le pouvoir. Il refusa d'abord, puis parut accepter, puis refusa ou fut écarté, on ne sait pas au juste. M. de Freycinet se montra rebelle à toutes les tentatives de conciliation qui furent faites auprès de lui. Enfin, M. Goblet se sacrifia, non sans s'être fait prier. Il conserva la plupart des collaborateurs de M. de Freycinet, fit passer M. Sarrien à la Justice, appela M. Dauphin aux Finances, M. Berthelot à l'Instruction publique, et, ne pouvant trouver dans le monde diplomatique de ministre des Affaires étrangères, il offrit ce poste à M. Flourens, président de section au conseil d'Etat. C'était le ministère Freycinet sans M. de Freycinet. Le précédent ministère, composé de libre-échangistes et de protectionnistes, n'avait pu prendre position sur le terrain économique, malgré les efforts de M. Develle, ministre de l'Agriculture, qui croyait à la nécessité d'élever les droits d'importation sur les céréales. M. Goblet, qui tenait au concours de M. Develle, déclara que le gouvernement se désintéressait de la question et que chacun de ses membres agirait, en l'espèce, comme simple député. Par 328 voix contre 228, le droit de 3 francs existant fut élevé à 5 francs, après une discussion longue et brillante, et la Chambre décida ensuite l'augmentation de la taxe sur les bestiaux. N'ayant pas pris parti pour ou contre, le gouvernement ne pouvait être renversé sur une question qui avait pourtant son importance; mais il fut moins heureux lorsque le ministre des Finances, M. Dauphin, eut déposé le projet du budget de 1888. La commission, après un examen sommaire, obtint des ministres qu'ils chercheraient de nouvelles économies à opérer dans les services publics, mais elle jugea insuffisantes les réductions faites par M. Dauphin et elle renvoya le budget au gouvernement. Le débat fut porté devant la Chambre, qui donna tort au cabinet, et le 17 mai 1887 M. Goblet descendit du pouvoir. La crise ministérielle étant issue de la situation budgétaire, le nouveau cabinet aurait dû être pris parmi les membres de la commission du budget, mais le président de la République préféra faire appel successivement à MM. de Freycinet, Duclerc, Floquet, qui ne réussirent pas à former une combinaison. M. Rouvier, président de la commission du budget, résolut coûte que coûte de constituer un ministère. La présence du général Boulanger à la Guerre étant pour les radicaux une condition *sine qua non* de leur concours, M. Rouvier s'adressa aux groupes modérés du Parlement, et le 31 mai 1887 le nouveau cabinet se présenta devant la Chambre des députés.

Ministère Rouvier (31 mai - 3 décembre 1887). La constitution du cabinet Rouvier ne fut pas un simple changement de personne, mais un changement de politique: le nouveau président du conseil résolut, puisqu'il ne pouvait faire autrement, de gouverner malgré et même contre les radicaux. La crise avait été dominée par la question boulangiste, les partis radical et intransigeant ayant mené une campagne violente pour imposer au futur président du conseil la collaboration du général, qui, quoique inéligible, avait recueilli, le 22 mai, 38.539 voix à Paris, où avait lieu une élection législative. Les républicains du centre persistèrent dans leurs résolutions et M. Rouvier se présenta le 31 mai devant les Chambres. Le jour même de sa constitution, le cabinet fut interpellé au nom des groupes radicaux par MM. Jullien et Barodet sur sa politique générale, mais l'ordre du jour de défiance présenté par les interpellateurs fut repoussé par 285 voix contre 139, et l'ordre du jour pur et simple, réclamé par le gouvernement, fut adopté par 384 voix contre 156. La plus grande partie de la droite donna son vote au ministère, car les chefs des divers partis réactionnaires avaient promis de soutenir M. Rouvier s'il suivait à leur égard une politique exempte d'aigreur et de manifestations agressives. Le 11 juin, à propos d'une demande d'urgence sur laquelle le ministère gardait la neutralité, M. Clémenceau lui reprocha son « pacte avec la droite » et le somma de s'unir à l'extrême gauche pour une politique de combat. Le cabinet refusa de répondre. Pendant ce temps, l'agitation boulangiste continuait.

Le 11 juillet, la session touchant à sa fin, l'extrême gauche interpella de nouveau M. Rouvier sur les « menées monarchiques et cléricales », menées caractérisées par la visite que M. de Mackau avait faite à l'Elysée au moment de la crise, par la présence du nonce du pape à une soirée chez le même M. de Mackau, par la présence du consul de Jersey à une manifestation en faveur du comte de Paris, etc. Après avoir parlé du général Boulanger « comme d'un homme qui aimait le bruit et à qui sa popularité était venue trop vite », M. Clémenceau convia de nouveau le cabinet à une politique dirigée contre la droite: « Retournez-vous, faites face à l'ennemi, » s'écria-t-il. M. Rouvier répondit: « Ce qui vous arrête, c'est, dites-vous, que nous ne voulons pas, prenant le rôle qui appartient à un gouvernement républicain, nous placer à votre tête et dire: Marchons à l'ennemi! Et l'ennemi, pour vous c'est la droite, c'est une partie des représentants de la nation française. Eh bien, non; cela, nous ne le dirons pas, nous ne pouvons pas le dire. Aucun gouvernement ne le dira. Cela peut être le langage d'un parti, cela ne saurait être celui d'un gouvernement. » M. Rouvier ajouta qu'il était prêt à se démettre, s'il n'avait pas pour lui la majorité des républicains. M. Rouvier eut en effet cette majorité; mais il n'en est pas moins vrai que si la droite, au lieu de le soutenir, avait voté contre lui, ses voix, unies à celles des adversaires républicains du cabinet, eussent mis le ministère en minorité. C'est en ce sens qu'on a dit de M. Rouvier qu'il était « le protégé de la droite ». Pendant les vacances parlementaires, M. Jules Ferry, dans son discours d'Epinal (24 juillet), qualifia le général Boulanger de « Saint-Arnaud de café-concert » et déclara que la République ne devait pas être un gouvernement fermé, mais le gouvernement de tout le monde. Le 18 août, M. Rouvier tint un langage analogue dans un banquet que lui offrit le Comptoir d'échantillons des bijoutiers et fabricants de jouets. Enfin, le comte de Paris, dans ses instructions du 15 septembre, donna son approbation à l'attitude parlementaire de la droite, tout en l'engageant à faire comprendre au pays les bienfaits de la monarchie.

Les premiers jours d'octobre virent naître cette fameuse affaire des décorations (v. ce mot) dans laquelle fut gravement compromis M. Wilson et qui aboutit d'abord au renversement du cabinet (19 novembre), puis à la démission du président de la République (2 décembre). Avant de quitter le pouvoir, M. Grévy, malgré le vœu du Parlement, avait cherché à couvrir la personne de son gendre et essayé, mais en vain, de trouver un homme politique qui voulût se charger de la formation d'un cabinet. Le 24 novembre, M. Grévy avait paru comprendre la nécessité de sa retraite et il avait prié le cabinet Rouvier de reprendre sa démission pour assurer la transmission des pouvoirs présidentiels. En conséquence, M. Rouvier avait fait connaître à la Chambre, le 27, que le jeudi suivant M. Grévy adresserait au Parlement un message d'adieu; mais ce jour venu, le jeudi 1er décembre, M. Rouvier annonça que le président de la République avait changé d'avis, qu'il en avait averti le ministère et que celui-ci était de nouveau démissionnaire. C'est alors que les deux Chambres votèrent simultanément un ordre du jour par lequel elles s'ajournaient au soir pour « attendre la communication gouvernementale promise », et que M. Grévy se décida à la retraite (2 décembre).

Le Congrès se réunit à Versailles le lendemain. M. de Freycinet, candidat des radicaux, fut écarté par les opportunistes; M. Jules Ferry, candidat des opportunistes, le fut par les radicaux et par les révolutionnaires, ces derniers allant jusqu'à déclarer que le sang coulerait si « l'homme du Tonkin » était élu par l'Assemblée nationale. Dans ces circonstances, on prononça le nom de M. Carnot, dont l'intégrité pendant son passage au ministère des Finances avait été mise en relief par l'affaire Wilson. Au premier tour, M. Carnot obtint 303 voix, M. Ferry 212. Au second tour, M. Ferry se désista en faveur de M. Carnot, qui fut proclamé président de la République. Dès le lendemain, le chef de l'Etat conféra avec divers hommes politiques sur la situation, après quoi il chargea de la constitution d'un ministère M. Goblet, qui échoua, M. Fallières, qui ne fut pas plus heureux, et enfin M. Tirard, qui réussit à former un cabinet républicain d'une nuance assez indéfinissable.

Ministère Tirard (12 décembre 1887 - 30 mars 1888). M. Tirard prit pour lui le portefeuille des Finances et confia la Justice à M. Fallières, l'Intérieur à M. Sarrien, l'Instruction publique à M. Faye, les Affaires étrangères à M. Flourens, la Guerre au général Logerot, la Marine et les Colonies à M. de Mahy (bientôt remplacé par l'amiral Krantz), les Travaux publics à M. Loubet, l'Agriculture à M. Viette, le Commerce à M. Dautresme. Les élections sénatoriales du 5 janvier 1888 donnèrent 61 sièges aux républicains et 21 sièges aux conservateurs, ce qui ne changea rien à la situation intérieure; mais on se demanda si le cabinet, composé d'hommes très honorables, avait assez de prestige et de relief à un moment où la situation extérieure paraissait pleine d'obscurité et grosse de troubles, à un moment où était violé le consulat français de Florence et où M. de Bismarck continuait à nous vilipender. Sur ces entrefaites, le général Boulanger, qui, malgré sa position de commandant d'un corps d'armée, entretenait autour de son nom une sourde agitation politique, fut mis en non-activité, puis à la retraite (14, 27 mars 1888). Dès lors, le général se posa ouvertement en prétendant: il recruta ses partisans parmi les amis de MM. Rochefort, Laguerre et Naquet, parmi les bonapartistes et autres réactionnaires, enfin parmi tous les mécontents du régime actuel. Le manifeste qu'il adressa aux électeurs du Nord, dont il briguait les suffrages, demandait la dissolution de la Chambre et la revision de la constitution. Dès que ce manifeste fut connu, une discussion se produisit à la Chambre sur la revision: le gouvernement s'opposa à la déclaration d'urgence, mais la Chambre lui donna tort par 268 voix contre 237 (30 mars). M. Carnot fit appel à M. Floquet, président de la Chambre des députés.

Ministère Floquet. Le ministère Floquet, constitué le 3 avril 1888, fut composé de la manière suivante: MM. Floquet (présidence du conseil et Intérieur), Goblet (Affaires étrangères), Peytral (Finances), Freycinet (Guerre), Amiral Krantz (Marine), Lockroy (Instruction publique et Beaux-Arts), Ferrouillat (Justice et Cultes), Pierre Legrand (Commerce), Deluns-Montaud (Travaux publics), Viette (Agriculture). Dans la déclaration qu'il lut aux Chambres le 4 avril, M. Floquet affirma le désir très ferme du nouveau cabinet d'entrer dans la voie des réformes et de réaliser, non dans l'immobilité, mais dans la marche en avant, la concentration républicaine. Il prit l'engagement de déposer avant la fin de la législature un projet de revision constitutionnelle et un projet de loi sur les associations, « préliminaire indispensable du règlement définitif des rapports entre les Eglises et l'Etat »; il promit de hâter la discussion des lois militaires; enfin, il annonça d'importantes modifications d'ordre fiscal. Accueillie par les applaudissements des groupes radicaux de la Chambre, cette déclaration progressiste reçut du Sénat et des modérés de la Chambre un accueil des plus froids, et la haute Assemblée, pour témoigner sa défiance au nouveau gouvernement, réduisit à quelques jours la durée des congés de Pâques. La presse opportuniste fit chorus et prodigua au cabinet son encre la plus fielleuse.

Dès la rentrée (19 avril), M. Floquet monta à la tribune. Il somma ses adversaires de le renverser à l'instant même, ne voulant pas un « délai de vingt-huit jours de service obligatoire », mais l'appui d'une majorité prête à marcher en avant et ne redoutant pas le « péril de gauche ». Il avait besoin, ajouta-t-il, de cette confiance, pour « défendre les institutions républicaines contre tous les prétendants, qu'ils se couvrissent ouvertement du drapeau de la monarchie ou qu'ils présentassent à la nation des énigmes plébiscitaires ». Par 379 voix contre 177, le ministère obtint le vote de confiance qu'il avait hardiment sollicité. Cependant, l'agitation boulangiste croissait. Le général avait été élu le 9 avril dans le Nord et dans la Dordogne, malgré le vague de son programme qui tenait tout entier en deux mots: « Dissolution, revision. » Le 4 juin, il prit prétexte du retard apporté par le président du conseil à la présentation de son projet revisionniste pour en déposer un dont l'exposé des motifs, injurieux pour la Chambre, amena à la tribune M. Floquet, qui qualifia le général de « Sieyès d'une constitution mort-née », et M. Clémenceau qui, dans un langage plein de souffle, défendit la cause du régime parlementaire. Cette fois encore, une imposante majorité refusa l'urgence à la proposition du général, dont l'ami, M. Déroulède, vit quelques jours après sa candidature législative échouer dans la Charente. Le péril boulangiste paraissant écarté, le Sénat reprit l'offensive et vota le 30 juin un ordre du jour de blâme contre le ministère.

Dans l'intervalle, la question financière s'était posée devant la Chambre. Désireux de présenter un budget qui amorçât les réformes fiscales, le ministre des Finances, M. Peytral, proposa au Parlement de modifier la date initiale de l'exercice, c'est-à-dire de la reporter au 1er juillet. Dans sa pensée, cette modification, outre qu'elle lui aurait donné le temps d'introduire dans le budget la réforme du régime des boissons et celle des droits de succession, aurait eu divers avantages d'un caractère permanent: suppression du budget sur ressources spéciales, adaptation plus exacte des évaluations budgétaires aux ressources réellement réalisées, coïncidence avec l'année budgétaire de la campagne des sucres et des alcools, emploi régulier de la session d'hiver au vote du budget qui serait préparé durant les vacances et déposé à la rentrée. La Chambre entra dans les vues de M. Peytral, mais il n'en fut pas de même du Sénat, qui, décidément, avait excommunié le cabinet. Le ministre des Finances, à la suite de ce vote du Sénat, présenta donc un budget analogue à celui de l'année précédente, se réservant de procéder au remaniement de notre régime fiscal par des projets de loi spéciaux. Il chargea une commission extra-parlementaire de préparer la réforme de la comptabilité parlementaire et déposa dans le courant de l'année, comme il s'y était engagé, des projets sur le régime des boissons, les prestations, les droits de succession et l'impôt sur le revenu.

Le 12 juillet, le général Boulanger lut un projet de résolution ayant pour objet d'amener la dissolution de la Chambre. Il prononça à cette occasion un discours qui souleva sur les bancs de la majorité un violent tumulte, amena le président du conseil à la tribune et fit naître un incident qui se termina, le 13 juillet au matin, par un duel entre le général et M. Floquet. Le général fut blessé, et M. Floquet, venu place du Carrousel pour inaugurer la statue de Gambetta, fut salué par une triple salve d'applaudissements. La veille, M. Boulanger avait donné sa démission, en déclarant que l'intolérance de la Chambre ne lui permettait pas de remplir son mandat. Pendant les vacances, il fut élu de nouveau dans trois départements, y compris celui du Nord.

Le cabinet, sommé par ses adversaires républicains de renoncer à la revision, crut au contraire qu'il ne fallait pas laisser croire au pays que le parti boulangiste avait seul qualité pour améliorer des institutions contre lesquelles le général partait en guerre. Le 15 octobre, à l'ouverture de la session extraordinaire, il présenta donc son projet de revision. Les modérés, par l'organe de M. Ribot, déclarèrent que cet acte du gouvernement constituait une souveraine imprudence; mais M. Floquet ayant déclaré qu'il ne resterait pas vingt-quatre heures au pouvoir si la Chambre ratifiait le jugement de M. Ribot, un vote de confiance fut accordé au cabinet, et la plupart de ses adversaires opportunistes se réfugièrent dans l'abstention.

— *Littérature. Poésie.* On ne peut commencer une revue de la poésie française durant la période actuelle sans que le grand nom de Victor Hugo ne vienne de lui-même se placer en tête de tous les autres et les dominer. *L'Art d'être grand-père, la Pitié suprême, Religion et Religions, l'Ane, les Quatre Vents de l'esprit, Torquemada, le Pape*, le tome V de *la Légende des siècles*, quoique bien inférieur à ses aînés, et enfin les recueils posthumes: *Théâtre en liberté, la Fin de Satan, Toute la lyre*, ont montré, malgré leurs énormes défauts, quelle était encore, à la fin de sa longue carrière, la vitalité et la puissance de son génie. Mais, tout en restant un maître incontesté, Victor Hugo ne doit pas être considéré comme le chef d'école des poètes de nos jours; il a été le dernier porte-parole du romantisme expirant et ses disciples de 1830 l'avaient tous précédé dans la tombe. Grâce à la prédominance de la fantaisie individuelle, il n'y a plus aujourd'hui d'écoles; ceux-mêmes de nos poètes que l'on désigne sous le nom de parnassiens sont bien loin d'en former une, car il serait difficile de trouver une formule qui s'appliquât à des œuvres aussi opposées que celles de M. Catulle Mendès ou de M. Sully-Prudhomme, de M. Théodore de Banville ou de M. André Lefèvre, aux brutalités de M. Richepin ou de M. Rollinat et aux préciosités de M. André Lemoyne. Leur seul caractère commun, c'est la science de la forme; à aucune époque de notre histoire littéraire, pas même au XVIe siècle, on n'a poussé aussi loin le souci de la facture et de la coupe du vers, de la richesse et de la sonorité de la rime.

A ceux qui trouveraient que les parnassiens et leurs adeptes ont donné trop d'importance à ces questions de forme, et si bien dépensé leur imagination à trouver des mots et des rythmes, qu'ils n'en ont plus eu pour trouver des idées, le judicieux critique de la « Revue des Deux-Mondes », M. F. Brunetière, a répondu victorieusement. « C'est surtout en poésie que la forme est inséparable du fond, ou, pour mieux dire encore, que l'insuffisance et la banalité de la forme suffisent toutes seules à précipiter l'œuvre entière dans l'éternel oubli. Quoi de plus naturel? Quoi de plus légitime? Si l'on écrit en vers, n'est-ce pas pour ajouter à la vérité du fond tout ce que la magie de l'art y peut ajouter de prestige, de séduction, de splendeur? Et quelle raison aurait-on de mesurer, de cadencer, de moduler sa pensée, s'il n'y avait dans la modulation, la cadence et la mesure une vertu propre et toute-puissante, à peu près analogue à celle de la ligne en sculpture, et de la couleur en peinture? Les philosophes rechercheront là-dessus à quelle nécessité de la nature humaine répond l'invention du vers; pour nous, nous ne voulons constater que deux choses: l'une que les vers, surtout dans nos langues modernes, n'expriment rien au fond qui ne se puisse exprimer en prose; et l'autre, qui en découle comme une conséquence nécessaire, que les vers valent donc à peu près uniquement par la forme. C'est ce qui explique pourquoi d'une langue à l'autre les poètes sont intraduisibles, comment il n'est pas envers eux de pire trahison que de les mettre en prose, et qu'aucun éloge ne leur agrée plus que de s'entendre dire qu'ils savent tous les secrets de leur art. C'est aussi l'explication du succès qui n'a jamais manqué, même à des formes vides, pourvu qu'elles fussent neuves, originales ou savantes, des formes telles qu'en ont plusieurs fois trouvé l'auteur d'*Emaux et Camées*, et, parmi les vivants, celui des *Odes funambulesques*. »

Un autre caractère commun encore à la plupart des poètes contemporains est l'érudition. Ils l'ont poussée quelquefois jusqu'au pédantisme, mais il faut dire pour leur excuse que, n'ayant pas l'abondance d'inspiration lyrique de leurs devanciers, ils devaient naturellement être tentés d'y suppléer de façon ou d'autre. Ce qu'ils recherchaient dans la forme, la propriété des termes et leur exactitude, les amenait d'ailleurs forcément à rechercher, pour le fond, des connaissances plus précises, des notions plus exactes. Que l'on compare, par exemple, l'orient de fantaisie des *Orientales* aux poèmes grecs et hindous de M. Leconte de Lisle, le moyen âge de la *Légende des siècles* à celui des *Poèmes barbares*; que l'on mette en parallèle les lieux communs philosophiques de Lamartine, de Hugo et de Musset avec les formules précises que donne M. Sully-Prudhomme, et l'on verra immédiatement toute la différence; on se convaincra de la somme d'études et de travail que s'imposent les poètes consciencieux. D'autres, comme M. Fr. Coppée, ont poursuivi le même but, en adoptant pour règle d'observer scrupuleusement la nature et de s'approcher autant que possible de la réalité, où l'héroïsme et l'extraordinaire sont rares, par l'expression des sentiments les plus simples et la peinture des scènes familières qu'on a chaque jour sous les yeux. Chercher le vrai et l'exact, soit dans le passé par l'étude et le travail, soit dans le présent par l'observation minutieuse, et l'exposer en vers de coupes variées, à rimes riches et sonores, tel est, ce nous semble, ce que se sont proposé non seulement les meilleurs, mais encore la plupart des poètes de la présente période littéraire.

M. Leconte de Lisle n'a publié, depuis les *Poèmes barbares* (1862), qu'un grand recueil de vers, digne frère de son aîné: les *Poèmes tragiques*. D'une fécondité plus juvénile, quoiqu'il soit exactement du même âge, M. Théodore de Banville, le maître ciseleur, nous a donné ses *Nouvelles Odes funambulesques*, ses *Trente-six ballades joyeuses*, ses *Exilés*, ses *Princesses*, ses *Occidentales*, ses *Rimes dorées*, et, par surcroît, il a promulgué les lois de la poétique nouvelle dans son *Petit Traité de la poésie française*. M. Sully-Prudhomme a mérité les palmes académiques par ses recueils de vers ou ses poèmes d'une pensée si élevée, d'une forme si savante: *Vaines Tendresses, les Solitudes, les Destins, la Justice*, et il a publié, depuis, *le Bonheur*, où il donne comme le dernier mot de sa philosophie. Plus accessible au commun des mortels est M. François Coppée, dont *les Intimités, les Humbles, la Grève des forgerons, les Contes en vers* ont un charme si pénétrant. A côté de ces maîtres se sont fait place ceux que l'on pourrait appeler les paysagistes ou les descriptifs: M. André Theuriet (*le Chemin des bois, le Livre de la payse*); M. Jean Aicard (*Poèmes de Provence, Miette et Noré*); M. J. Soulary (*la Chasse aux mouches d'or, Rimes ironiques*); M. Guy de Maupassant (*Des vers*); M. Eugène Manuel (*En voyage*); M. Em. Chevé (*les Océans*); M. Em. Blémont (*Poèmes d'Italie*); M. Camille Delthil (*Poèmes parisiens*); M. Jules Lemaître (*les Médaillons, Petites Orientales*); M. Paul Demeny (*les Visions*); M. Georges Lafenestre (*les Espérances, Idylles et Chansons*); M. le général Francis Pittié (*le Roman de la vingtième année, A travers la vie*); puis les philosophes et les psychologues: Mme Ackermann (*Poèmes philosophiques*), dont le pessimisme désolant est exposé dans des vers à la fois si énergiques et si simples; M. Paul Bourget, le poète tout aussi désespéré de *la Vie inquiète* et des *Aveux*; les passionnés, les sensuels, comme M. Léon Dierx (*Lèvres closes, les Amants*); M. Armand Silvestre, qui relève volontiers ses vers d'une pointe de sadisme (*les Ailes d'or, la Chanson des heures, le Pays des roses*); M. Paul Verlaine (*Poèmes saturniens, les Fêtes galantes*); M. Haraucourt (*l'Ame nue, la Légende des sexes*), et enfin les virtuoses: M. Catulle Mendès et ses fantaisies étincelantes (*Philomela, le Soleil de minuit, les sonnets A Elle*); M. Richepin (*la Chanson des Gueux, les Caresses, les Blasphèmes, la Mer*); M. Rollinat (*les Névroses* et *Dans les brandes*), œuvres non sans mérite, mais d'une originalité poursuivie à tous risques et d'une inspiration trop tourmentée.

La guerre de 1870-1871 a inspiré un grand nombre de recueils de vers. Parmi les meilleurs, nous citerons: les *Idylles prussiennes*, de M. Théodore de Banville; *Pendant la guerre*, de M. Eugène Manuel; *Poèmes de la guerre*, de M. Emile Bergerat; *Paris délivré*, de M. F. Cellarier, et les recueils patriotiques de M. Paul Deroulède: *Chants du soldat, Nouveaux Chants du soldat, Marches et sonneries*.

Roman. C'est le naturalisme qui, dans le roman, a inspiré, sinon les meilleures œuvres et les plus durables, du moins les plus bruyantes. Nous parlerons donc d'abord des chefs et des adeptes de l'école naturaliste, qu'il faut, en bonne justice, faire remonter à Gustave Flaubert. Quoiqu'il y ait bien loin de *Madame Bovary* à *Pot-Bouille* et à *l'Assommoir*, il est cependant aisé de reconnaître que Flaubert, en cherchant à ouvrir de nouveaux horizons au roman dans l'observation minutieuse de ce qui fait la trame de la vie commune, en s'abstenant de créer des types généraux, qui sont toujours une synthèse de plusieurs types observés et rentrent, par conséquent, dans l'idéalisation, pour s'en tenir à la photographie directe d'une petite bourgeoise, d'un médecin de village, d'un gentilhomme campagnard, d'un clerc de notaire, d'un curé, d'une aubergiste et d'un pharmacien que le hasard avait placés devant son objectif, et en tirant un chef-d'œuvre de ces éléments tout simples, que bien d'autres romanciers avaient eus avant lui sous les yeux, fut le véritable maître de M. Emile Zola, et que, malgré leur originalité propre, MM. E. de Goncourt et Alphonse Daudet lui doivent aussi quelque chose de leurs qualités ou de leurs défauts.

Flaubert avait laissé inachevé son dernier roman, *Bouvard et Pécuchet*, cette lamentable épopée de la bêtise humaine; on l'a publié tel quel après sa mort, et nous n'en parlons que pour mémoire, cette œuvre posthume, à laquelle il n'avait pas mis la dernière main, n'ayant rien ajouté à sa renommée. M. Edmond de Goncourt a publié *la Fille Elisa, les Frères Zemganno, la Faustin, Chérie*; M. E. Zola, *Nana, Pot-Bouille, Au bonheur des dames, l'Assommoir, Germinal, l'Œuvre, la Terre*, études assurément d'une grande puissance, qui ont eu une influence considérable sur le roman contemporain, mais d'une lecture pénible et dont certaines pages sont de nature à provoquer plutôt le dégoût que l'intérêt. Durant la même période, le talent beaucoup plus fin et délicat de M. Alphonse Daudet s'est affirmé dans *Fromont jeune et Rissler aîné, Jack, le Nabab, les Rois en exil, Sapho, Tartarin sur les Alpes, l'Evangéliste, l'Immortel*. MM. E. de Goncourt et Em. Zola ont des disciples, des adeptes, qui le plus souvent exagèrent leurs défauts; M. A. Daudet n'a pas fait école: c'est que, de défauts facilement imitables, il en a peu, et que ses qualités sont trop personnelles pour qu'on puisse les lui prendre. A M. E. de Goncourt, aux tendances qu'il a affichées surtout dans *la Fille Elisa* et dans *Chérie*, se rattachent évidemment M. Léon Allard (*l'Impasse des Couronnes, Maison de famille, les Vies muettes*) et M. Alain Bauquenne (*l'Ecuyère, Ménage parisien, Noces parisiennes, Amours cocasses*); M. Emile Zola a pour disciples ceux que l'on a appelés « les petits naturalistes », qui, le maître ayant peint à peu près tout, se sont néanmoins appliqués à décrire ce qu'il avait pu laisser, par oubli ou par dédain; ce sont MM. Paul Alexis (*la Fin de Lucie Pellegrin, le Collage*); Henri Céard (*Une belle journée*); Hennique (*la Dévouée, Elisabeth Couronneau, l'Accident de M. Hébert*); Jules Case (*la Petite Zette*); Huysmans (*les Sœurs Vatard, En ménage*). Ce dernier, par exemple, s'est aperçu qu'entre tant de tableaux parisiens brossés de main de maître, M. E. Zola avait négligé de peindre ce monument parisien par excellence, la pissotière, avec les glous-glous de l'eau s'engouffrant dans l'entonnoir et les émanations de chlore qui s'en échappent; il nous a régalés de cette description dans une des pages des *Sœurs Vatard*. M. Huysmans n'en est pas moins, à sa manière, un coloriste qui tient aussi des grands romantiques, de Théophile Gautier entre autres. Citons encore MM. Vast-Ricouard, avec leurs trois séries des *Vices parisiens* (*Claire Aubertin, Madame Bécart, le Tripot*), *la Belle Héritière, la Jeune Garde, la Vieille Garde* et *la Haute Pègre*. Les peintures libres, imitées de *la Fille Elisa* et de *Nana*, sont loin de manquer dans ces romans naturalistes et dans bien d'autres encore: *Marie Queue-de-Vache* et *le Roman du Curé*, de M. H. France; *Femme à soldats*, de M. Robert Caze; *Paris vicieux, les Souffre-plaisir*, de M. Pierre Véron; elles ont été exagérées et poussées à un point qui les a fait incriminer de pornographie dans: *Autour d'un clocher*, de M. Desprez; *Charlot s'amuse*, de M. Bonnetain; *le Gaga*, de M. Dubut de Laforest; *les Deux Amies*, de M. R. Maizeroy; *Un mâle*, de M. Camille Lemonnier. D'autres, qu'on pourrait appeler les fantaisistes, tout en ayant parfois une pointe égrillarde et libertine, n'ont pris du naturalisme que ce qui leur convenait; tels sont: M. Guy de Maupassant, qui, dans *la Maison Tellier, les Sœurs Rondoli, Bel Ami, Mont-Oriol*, a manifesté un talent très proche parent de celui de Flaubert, mais avec quelque chose de moins névrosé, de mieux nourri, de mieux portant; M. Armand Silvestre, le gai conteur, l'auteur des *Contes grassouillets* et de cette désopilante série de *la Vie pour rire*, où se trouvent *les Malheurs du commandant Laripète, les Farces de mon ami Jacques, les Bêtises de mon oncle*, et qui a écrit aussi *Rose de mai*.

« Le roman sera naturaliste ou ne sera pas, » aurait volontiers dit le grand prêtre de la religion nouvelle, M. E. Zola, en parodiant un mot célèbre; d'excellents écrivains ont su cependant échapper au dilemme. Sans parler de M. Edmond About, qui a expressément écrit le *Roman d'un brave homme* pour combattre le naturalisme, mais qui n'a pas su y mettre autant d'esprit que dans *le Roi des montagnes* et dans *Germaine*, M. Octave Feuillet a continué ses délicates études de mœurs du grand monde (*les Amours de Philippe, le Journal d'une femme, Histoire d'une Parisienne, la Morte*); M. Cherbulliez, ses fines analyses psychologiques (*l'Idée de Jean Têterol, Noirs et Rouges, Olivier Maugant*); MM. Erckmann-Chatrian, la série de leurs romans patriotiques (*les Vieux de la vieille*); M. André Theuriet, ses scènes de la vie de province et de la vie des champs, si pleines de sincérité et d'émotion (*la Maison des deux barbeaux, le Fils Maugars, Sauvageonne, Sous bois*), et il a pour émule Jules de Glouvet (M. Quesnay de Beaurepaire), l'auteur du *Berger*, du *Marinier*, qui a aussi écrit *le Père, la Famille Bourgeois* et *Croquis de femmes*. M. Ludovic Halévy a écrit *l'Abbé Constantin* peut-être pour racheter ce qu'il y avait de trop léger dans ses *Petites Cardinal*, légères esquisses dont il faut rapprocher celles de M. Gustave Droz (*Monsieur, Madame et Bébé, Autour d'une source, Tristesses et Sourires*), et surtout celles de Gyp (Mme de Martel): *Autour du mariage, Dans le train, le Petit Bob, Mademoiselle Loulou*, piquantes satires de mœurs écrites d'une plume alerte. M. Hector Malot a la spécialité de romans non seulement émouvants, mais d'une émotion poignante, comme *le Docteur Claude*; il a aussi fait le procès aux ambitions démesurées et à la soif de luxe, qui est une des plaies de notre société contemporaine, dans *Une bonne affaire, Une femme d'argent, les Millions honteux, l'Auberge du monde, Baccara*. M. Adolphe Belot, après avoir poursuivi dans *Mademoiselle Giraud ma femme* et dans *la Femme de feu* des succès du même genre que M. Ernest Feydeau avec sa célèbre *Fanny*, s'est attaqué à des problèmes sociaux moins scabreux: *Mystères mondains, le Roi des grecs, la Couleuvre, Adulter*; mais il est revenu au premier genre dans *la Bouche de Mme X****. M. Ernest Daudet, sans atteindre au mérite de son frère, a néanmoins écrit quelques ouvrages intéressants: *Madame Robernier, Robert Darnetal, le Lendemain du péché, Pervertis, les Reins cassés, Aventures de femmes*. M. Albert Delpit recherche surtout l'étude des problèmes sociaux: *le Fils de Coralie, le Mariage d'Odette, le Père de Martial, la Marquise, les Maucroix*; M. Ferdinand Fabre, moins mouvementé, mais tout aussi attachant, s'adonne plus spécialement à l'observation et à la peinture des mœurs cléricales: du simple desservant à l'évêque, il nous présente à peu près tous les types ecclésiastiques dans *l'Abbé Tigrane, les Courbezon, Barnabé, Mon oncle Célestin, Madame Fuster*. M. Paul Bourget est arrivé très vite à la notoriété avec *Cruelle Enigme* et *l'Irréparable*, qui sont, comme ses poésies et ses œuvres de critique littéraire, des essais de psychologie. Mentionnons encore, parmi les jeunes romanciers arrivés à la réputation: MM. Anatole France (*le Crime de Sylvestre Bonnard, les Désirs de Jean Servien, le Livre de mon ami*); Emile Pouvillon (*Césette, l'Innocent, Jean et Jeanne*); Robert de Bonnières (*les Monach*); Georges Duruy (*Andrée, le Garde du corps*); Henri Rabusson (*Dans le monde, le Roman d'un fataliste, l'Amie*); Pierre Loti: *Pêcheur d'Islande, Mon frère Yves* et *le Mariage de Loti*, roman exotique dont on peut rapprocher ceux de Mme Judith Gautier: *le Livre de jade, l'Usurpateur, la Femme de Putiphar, Iscander*, etc. Consacrons enfin quelques lignes à ceux qui poursuivent l'originalité à outrance, quitte à tomber parfois dans l'excentricité, comme M. Catulle Mendès (*le Roi vierge, Monstres parisiens, le Roman d'une nuit, la Vie et la mort d'un clown*); M. Léon Cladel (*N'a qu'un œil, Ompdrailles, les Va-nu-pieds*); M. Barbey d'Aurevilly (*Une histoire sans nom*), et son élève, M. Joséphin Péladan (*la Vie suprême, Curieuse, Istar*); M. Villiers de l'Isle-Adam (*l'Eve future*).

Tout au contraire, les journalistes qui se font, par occasion, romanciers, ont généralement la plume trop facile, trop coulante; leurs romans ont l'esprit, l'allure primesautière de leurs chroniques, mais pèchent presque toujours par le défaut de composition; c'est ce qu'on reproche aux œuvres de MM. Louis Ulbach (*Mémoires d'un assassin, Aventures de trois grandes dames, Quinze ans de bagne, la Fleuriste, Autour de l'amour*); Jules Claretie (*la Fugitive, le Million, la Maîtresse, Monsieur le ministre*), et Henri Rochefort (*l'Evadé, les Naufrageurs, le Palefrenier, Cinquante pour cent, la Mal'aria*); encore le chroniqueur de « l'Intransigeant » et du « Gil-Blas » a-t-il su mettre dans ses romans beaucoup de son originalité. Trop de facilité est aussi ce qu'on reproche à ceux de Mme Henri Gréville: *la Cité Ménard, Lucie Rodey, Rose Rosier, Madame de Dreux*, quoique dans ces dernières productions elle semble revenir au genre plus châtié, plus étudié qui lui avait valu ses premiers succès. *Serge Panine, le Maître de forges, la Comtesse Sarah, Lise Fleuron, la Grande Marnière, les Dames de Croix-Mort*, de M. Georges Ohnet, ont dû leur succès à leurs qualités moyennes; c'est aussi par là que se maintiennent à la hauteur de leur renommée les maîtres du feuilleton contemporain: MM. Paul Saunière, Emile Richebourg, Elie Berthet, Du Boisgobey, Xavier de Montépin, Pierre Zaccone, Alexis Bouvier, Edouard Cadol.

Histoire. La tendance que nous remarquions, dans le roman et même dans la poésie, à l'observation exacte, à la mise en œuvre du document, devait naturellement être encore plus marquée dans l'histoire: c'est surtout par l'étude approfondie et sérieuse d'une période historique quelconque, d'un personnage, d'un événement, et aussi par l'active recherche des pièces d'archives, propres à jeter sur les faits un jour nouveau, que se caractérisent presque tous les nouveaux livres d'histoire éclos durant la période qui nous occupe. Aussi les monographies y tiennent-elles le premier rang, et, dans le nombre, il en a paru d'excellentes; nombreuses également ont été les publications de Mémoires, Souvenirs, Lettres, Correspondances et autres documents de nature à nous faire entrer en connaissance plus intime avec le temps passé comme avec le temps présent. D'un autre côté, la Société de l'histoire de France, l'Ecole des chartes, les sociétés savantes de la province ont mis au jour une quantité considérable d'inventaires, de cartulaires, de pièces diplomatiques, qui sont plutôt les matériaux de l'histoire que l'histoire elle-même, et dans le détail desquels nous ne devons pas entrer, mais qui fourniront des documents précieux aux historiens futurs et témoignent de l'activité de notre époque.

Parmi les histoires générales, nous mentionnerons l'achèvement du bel ouvrage de M. Victor Duruy, *Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Barbares* (1879-1885, 7 vol. in-8°); *Histoire d'Espagne*, par M. le baron de Nervo (1870-1875, 4 vol. in-8°); *Histoire contemporaine de l'Espagne*, par M. Hubbard (1878-1883, 8 vol. in-8°); *Histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à la domination des Médicis*, par M. F.-T. Perrens (1877-1884, 6 vol. in-8°). On doit à M. E. Lavisse de remarquables *Etudes sur l'histoire de Prusse* (1879, in-8°), et le comte de Paris a écrit l'*Histoire de la guerre civile en Amérique* (1874-1884, 6 vol. in-8°).

Dans l'histoire de France, c'est la période révolutionnaire, puis l'Empire et la Restauration, qui ont inspiré le plus grand nombre de travaux; mais, pour suivre à peu près l'ordre chronologique, il nous faut mentionner auparavant: *Histoire de Jeanne Darc*, de M. H. Wallon (1875, in-8°); *Saint Louis*, du même (1878); *Jeanne Darc à Domrémy*, de M. Siméon Luce (1886, in-8°); *Jeanne Darc, libératrice de la France*, par M. Joseph Fabre (1883); *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, par M. Chéruel (1879-1880, 4 vol.); *Histoire de France sous le ministère de Mazarin*, par le même (1883, 3 vol.); *le Cardinal de Retz*, par M. de Chantelauze (1878, 2 vol.); *Louis XIV et Marie Mancini*, par le même (1880); *Histoire des princes de la maison de Condé*, par le duc d'Aumale (1869-1886, 4 vol. in-8°); *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, par M. J. Lair (1881, in-8°); *le Marquis de Grignan*, par M. Fr. Masson (1881, in-8°); *Louis XV et Elisabeth de Russie*, par M. Vandal (1882, in-8°); *la Jeunesse de Madame d'Epinay*, par MM. Perey et Maugras (1881, in-8°); *Frédéric II et Marie-Thérèse; Frédéric II et Louis XV; le Secret du roi, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques*, par le duc de Broglie (1878-1884, 6 vol. in-8°). Nous devons citer aussi, comme ouvrages historiques précieux au point de vue des institutions et des mœurs: *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, par M. Fustel de Coulanges (1875, in-8°); les curieuses études de M. Albert Babeau: *le Village sous l'ancien régime; la Ville sous l'ancien régime; les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution; les Artisans et les Domestiques d'autrefois; les Bourgeois d'autrefois* (1877-1886, 5 vol.), et *la Bourgeoisie*, par M. Bardoux (1886, in-8°).

Le Salon de Madame Necker, par le comte d'Haussonville (1881, in-8°), et les *Mémoires sur les règnes de Louis XV, Louis XVI et la Révolution*, par le comte Durfort de Cheverny (1886, in-8°), nous amènent à la période révolutionnaire. En tête des ouvrages les plus considérables qui ont trait à cette période, il faut citer celui de M. H. Taine: *Origines de la France contemporaine*, dont le premier volume, *l'Ancien Régime* (1875, in-8°), semblait devoir avoir pour conclusion la légiti-

mité, la nécessité de la Révolution, tandis que les trois qui l'ont suivi : *l'Anarchie spontanée, la Conquête jacobine, les Gouvernements révolutionnaires* (1878-1884, 3 vol. in-8°), visent à établir précisément tout le contraire, ce qui a soulevé de vives critiques. *L'Histoire de Napoléon*, de Lanfrey, promettait une œuvre magistrale et en quelque sorte définitive; elle est malheureusement restée inachevée et s'arrête à la guerre d'Espagne (1867-1875, 5 vol. in-12). Le colonel Iung a réuni un grand nombre de documents inédits dans *Bonaparte et son temps* (1880-1881, 3 vol. in-12), et c'est aussi Napoléon, du Directoire à Waterloo, qui est le principal objectif de *l'Histoire du* XIXe *siècle*, de Michelet (1875, 3 vol. in-8°), arrêtée à la date de 1815 par la mort de l'auteur. Parmi les monographies plus ou moins étendues concernant la Révolution, nous mentionnerons : *Histoire de Robespierre*, de M. Hamel (1878, 3 vol. in-4°); *Danton, mémoire sur sa vie privée; le Procès des dantonistes; Danton émigré*, trois savantes études de M. Robinet (1865-1886, 3 vol.); *Jean-Paul Marat*, de M. Chevremont (1880); *Danton* (1879) et *Marat*, de M. A. Bougeart (1885), tous ouvrages qui ne sont guère que des apologies, ou plutôt des panégyriques de ces trois personnages, mais des panégyriques bien documentés. A un point de vue tout à fait opposé appartiennent : *la Démagogie à Paris* et *Paris en* 1794, de M. Dauban (1867-1869, 2 vol.); *les Volontaires de* 1791 *et* 1792, par M. Camille Rousset (1870), critique amère des armées de la République; *la Révolution et la Féodalité*, de M. Doniol (1874, 1 vol.); *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, de M. Wallon (1880-1882, 6 vol. in-8°); *Correspondance inédite de Mallet du Pan avec la Cour de Vienne*, publiée par M. André Michel (1884, 2 vol. in-8°). Notons encore *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*, par M. de Chantelauze (1884, in-8°), ouvrage dans lequel semble résolu définitivement le problème historique auquel a donné lieu la mort du dauphin. L'émigration a eu ses historiens dans MM. Forneron : *Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française* (1884, 2 vol.); de Puymaigre : *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration* (1884, in-8°); Ernest Daudet : *les Bourbons et la Russie pendant l'émigration* (1886); *les Conspirations royalistes dans le midi* (1881). Le même auteur a aussi écrit : *la Terreur blanche* (1878) et une *Histoire de la Restauration* (1882). La publication des *Mémoires du prince de Metternich* (1880-1884); de la *Correspondance du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne* (1881, in-8°); celle des *Mémoires de Lucien Bonaparte* (1882-1884, 3 vol.), en attendant que ceux du prince de Talleyrand voient le jour, la *Correspondance de Benjamin Constant avec Mme Récamier* (1881), les *Mémoires de Mme de Rémusat*, dame d'honneur de l'impératrice (1879-1880, 3 vol. in-8°), sont encore venus ajouter des documents précieux à tout ce que l'on possède déjà sur cette époque. Le règne de Louis Philippe a été étudié sommairement par M. Dauban : *Histoire de Louis-Philippe* (1872, in-18), et plus en détail, mais avec une grande partialité, par M. Thureau-Dangin : *Histoire de la monarchie de Juillet* (1886, 3 vol. in-8°). Pour la période plus immédiatement contemporaine, nous ne parlerons que de l'*Histoire du second Empire*, de M. Taxile Delord (1868-1875, 6 vol. in-8°), et des *Convulsions de Paris*, de M. Maxime Du Camp (1880, 4 vol.), relation des principaux épisodes de la Commune. L'histoire de la guerre de 1870-1871 a été écrite, entre autres, par le général Ambert : *Gaulois et Germains* (1884-1886, 4 vol. in-8°). Parmi les mémoires concernant la même époque, il convient de citer les *Mémoires sur le règne de Napoléon III*, par le comte Horace de Viel-Castel (1881-1884, 6 vol. in-8°), remplis d'anecdotes scandaleuses; les *Lettres à Panizzi* (1880) et les *Lettres à une inconnue*, de Prosper Mérimée (1873, 2 vol. in-8°); les *Mémoires sur le second Empire*, de M. de Maupas (1884-1885, 2 vol. in-8°). Les matériaux de l'histoire parlementaire, depuis la fondation de la troisième République, se trouvent dans les *Discours parlementaires de Jules Favre*, publiés par Mme Ve Jules Favre (1881, 4 vol. in-8°); les *Discours et plaidoyers politiques de Gambetta*, publiés par M. Joseph Reinach (1881-1885, 11 vol. in-8°), dans les derniers volumes (tomes XIII à XV) des *Discours parlementaires d'A. Thiers*, publiés par M. Calmon (1879-1883, 15 vol. in-8°) et dans les *Mémoires du comte de Beust* (1888, 2 vol. in-8°). Enfin, M. Ed. Hippeau a écrit l'*Histoire diplomatique de la troisième République* (1888, in-8°).

Dans l'histoire religieuse, M. Ernest Renan a achevé, par la publication de *l'Eglise chrétienne* (1879) et de *Marc-Aurèle* (1881), son grand ouvrage sur *les Origines du Christianisme*, et commencé une *Histoire d'Israël*, qui n'en est encore qu'à son deuxième volume (1887-1888); M. Ernest Havet a également achevé le sien : *le Christianisme et ses origines* (1872-1884, 4 vol. in-8°). Parmi les travaux moins considérables, mais dignes d'une mention, nous trouvons encore : *les Seconds chrétiens; Saint Paul*, par M. Hippolyte Rodrigues (1876, in-8°); *Jésus et les Evangiles*, par M. J. Soury (1878), qui est également l'auteur d'*Essais de critique religieuse* (1878) et d'*Etudes historiques sur les religions, les arts et la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce* (1876); *Histoire d'Israël*, par M. Ledrain (1879-1882, 2 vol.); M. B. Aubé a publié trois volumes intéressants sur les commencements du christianisme : *Histoire des persécutions de l'Eglise* (1878); *les Chrétiens dans l'Empire romain* (1881); *l'Eglise et l'Etat dans la seconde moitié du* IIIe *siècle* (1885).

Voici, d'ailleurs, en suivant l'ordre historique (des origines à nos jours), les principaux ouvrages parus dans ces derniers temps sur notre pays : Alexandre Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois;* Ernest Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine;* Longnon, *Atlas historique de la France;* Gaidoz, *Esquisse de la religion des Gaulois;* Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France; Recherches sur quelques problèmes d'histoire;* Tardif, *Etudes sur les institutions politiques et administratives de la France;* Vuitry, *Etudes sur le régime financier de la France;* Thonissen, *l'Organisation judiciaire et la loi salique;* Deloche, *la Truste et l'antrustion;* Bourgeois, *le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise;* Viollet, *Précis de l'histoire du droit français;* Monod, *Etudes critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne;* Seignobos, *le Régime féodal en Bourgogne;* Luchaire, *Histoire des institutions monarchiques sous les premiers Capétiens;* Doniol, *Histoire des classes rurales en France;* Léon Gautier, *la Chevalerie;* Rosières, *Recherches critiques sur l'histoire religieuse de la France;* Recueil des *Historiens des croisades* (documents arabes, latins, arméniens, etc.), publié par l'Académie des inscriptions; Hans Prutz, *Histoire de la civilisation des croisades* (en allem.); Luchaire, *Philippe-Auguste;* Babeau, *le Village sous l'ancien régime, la Vie rurale dans l'ancienne France;* Garsonnet, *Histoire des locations perpétuelles et des baux à long terme;* Luce, *Histoire de Bertrand Duguesclin, Jeanne Darc à Domrémy;* Wallon, *Histoire de Jeanne Darc;* Lavisse, *Etude sur le pouvoir royal au temps de Charles V;* de Beaucourt, *Histoire de Charles VII;* Bardoux, *les Légistes;* Zur Lauben, *Histoire militaire des Suisses au service de la France;* Dupuy, *la Réunion de la Bretagne à la France;* Rosières, *Histoire de la Société française au moyen âge;* Molinier, *l'Inquisition dans le midi de la France;* Fagniez, *Essai sur l'organisation de l'industrie à Paris au* XIIIe *et au* XIVe *siècle;* Franklin, *les Rues et les cris de Paris au* XIIIe *siècle;* Tardif, *le Droit privé au* XIIIe *siècle;* Quicherat, *Histoire du costume en France;* Hanotaux, *Origine de l'institution des intendants;* Paulin Pâris, *Etudes sur François Ier;* Forneron, *les Ducs de Guise et leur époque;* Robiquet, *Paris et la Ligue sous le règne de Henri III;* Rott, *Henri IV; les Suisses et la haute Italie;* d'Avenel, *Richelieu et la monarchie absolue;* Chantelauze, *le Cardinal de Retz; Saint Vincent de Paul et les Gondi;* A. Geffroy, *Madame de Maintenon;* A. de Boislisle, *les Conseils du roi sous Louis XIV;* Louandre, *la Noblesse française sous l'ancienne monarchie;* Puaux et Sabatier, *Etudes sur la Révocation de l'Edit de Nantes;* de Broglie, *Fénelon à Cambrai;* Vandal, *Louis XV et Elisabeth de Russie, Une ambassade française en Orient;* Legrelle, *Louis XIV et Strasbourg;* de Broglie, *Frédéric II et Louis XV; Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution*, publié sous les auspices du ministère des Affaires étrangères; *Inventaire analytique du ministère des Affaires étrangères;* Cherest, *la Chute de l'ancien régime;* Sorel, *l'Europe et la Révolution française;* Taine, *les Origines de la France contemporaine;* de Bourgoing, *Histoire diplomatique de la Révolution française;* Chuquet, *les Guerres de la Révolution;* Lanfrey, *Histoire de Napoléon Ier;* Seeley, *Courte Histoire de Napoléon Ier;* Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet;* Pallain, *Correspondance de Talleyrand;* Rothan, *Œuvres complètes* (sur la diplomatie française sous le second Empire); Rambaud, *Histoire de la civilisation française;* Boulay de la Meurthe, *le Directoire et l'expédition d'Egypte; Souvenirs du feu duc de Broglie;* E. Daudet, *Histoire des conspirations royalistes dans le Midi;* Escande, *Hoche en Irlande;* Pollio et Marce, *le Bataillon du 10 août;* Iung, *Bonaparte et son temps;* Fr. Masson, *les Diplomates de la Révolution;* R. Peyre, *Napoléon Ier et son temps;* de Vitrolles, *Mémoires et relations politiques;* Rambaud, *Français et Russes;* Sorel, *Histoire diplomatique de la guerre franco allemande;* Valfrey, *Histoire de la diplomatie du gouvernement de la défense nationale;* Hippeau, *Histoire diplomatique de la troisième République;* Monod, *Bibliographie de l'histoire de France.*

Dans l'histoire littéraire et la critique, nous avons à signaler : *Histoire générale de la littérature moderne*, par M. Marc Monnier (1884-1885, 2 vol. in-8°); *Histoire des littératures étrangères*, par M. Bougeault (1875-1876, 3 vol.); *Histoire des littératures étrangères*, par M. Demogeot (1880, 2 vol.); *Histoire de la littérature anglaise*, par M. Filon (1883); *Tableau de la littérature française*, par M. Gustave Merlet (1884, 3 vol.); *la Littérature française au* XIXe *siècle*, par M. Paul Albert (1882-1885, 2 vol.); *les Deux Masques*, par Paul de Saint-Victor, magistrales études sur l'art dramatique ancien et moderne (1880-1883, 3 vol); *Etudes et Glanures*, par Littré (1882); *les Œuvres et les Hommes*, par M. Barbey d'Aurevilly (1876-1885, 3 vol.) qui, dans ces trois dernières séries : *les Romanciers; les Bas-bleus; les Critiques ou les Juges jugés*, malmène quelque peu la plupart de nos contemporains; *Etudes critiques de littérature* (1876) et *Etudes sur la littérature contemporaine*, par M. Edmond Scherer (1878-1882, 6 vol.); *Etudes critiques* et *Nouvelles Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, par M. Ferdinand Brunetière (1880-1882, 2 vol.); *Nos Contemporains*, études semi-littéraires, semi-politiques, par M. Louis Ulbach (1883); *Essais de psychologie contemporaine*, par M. Paul Bourget (1883); *les Contemporains*, par M. Jules Lemaître (1885-1888, 3 vol.).

A cette liste il convient d'ajouter toute une série de Mémoires, Souvenirs, Correspondances qui ont trait à l'histoire littéraire : *Correspondance de Lamartine* (1872-1875, 6 vol.); *Mémoires d'un journaliste*, par Villemessant (1866-1878, 6 vol.); *Souvenirs littéraires*, de M. Valery Radot (1877); *Mes Souvenirs*, par Daniel Stern (1877); *Souvenirs d'un vieux critique*, par M. Armand Pontmartin (1881-1885, 6 vol.); *Correspondance de George Sand* (1882-1884, 6 vol.); *Correspondance de G. Flaubert* (1887, 1re série); *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand* (1884); *Mes Souvenirs*, par M. Th. de Banville (1882); *Souvenirs littéraires*, par M. Maxime Du Camp (1882-1883, 2 vol. in-8°); *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, par M. E. Renan (1883); *Souvenirs de jeunesse*, par M. Francisque Sarcey (1884); *Mémoires d'un parisien*, par M. Albert Wolf (1884-1886, 4 vol.); *Souvenirs d'un hugolâtre*, par M. Aug. Challamel (1885); *Correspondance de Pierre Lanfrey* (1885); *Soixante ans de souvenirs*, par M. E. Legouvé (1886-1887, 2 vol.).

— *Peinture.* En terminant à l'article FRANCE (tome VIII du *Grand Dictionnaire*) l'exposé historique de la sculpture, nous exprimions l'avis que la rénovation, rendue nécessaire par nos désastres, deviendrait l'occasion d'une seconde Renaissance. L'avenir a justifié nos prévisions et la phase brillante traversée par l'art français, de 1872 à 1889, a fait, durant ce temps, de notre pays le foyer artistique de l'Europe. Ce n'est pas à dire que les ouvriers du pinceau ou du ciseau se soient refusés à garder à l'avenir l'image des combats de la guerre malheureuse; tout au contraire, une pléiade de peintres militaires s'est formée, à la tête de laquelle MM. Detaille et de Neuville se sont placés. Elle comprend dans ses rangs, à côté de maîtres déjà connus, MM. Protais, Armand Dumaresq, d'autres dont l'invasion a sollicité le talent, MM. Berne-Bellecour, Dupray, Georges Bertrand, Beauquesne, Boutigny, Couturier, Médard, Lançon, auxquels il faut encore ajouter plusieurs artistes qui s'improvisèrent très heureusement peintres militaires, MM. Morot et Delahaye, par exemple. La tendance générale de cette pléiade n'est pas d'embrasser de vastes ensembles, de donner comme Raffet et Bellangé la ressemblance d'un combat dans son entier; ils se bornent à raconter l'épisode d'une bataille, sans négliger aucun détail, avec un constant souci de l'exactitude historique. Le souvenir de l'Alsace et de la Lorraine est resté présent à l'esprit de tous à chaque Salon, grâce aux œuvres de peintres presque tous originaires de l'Est, qui ont rappelé les provinces perdues, tantôt par des figures symboliques, comme celles de MM. Henner, Lix, Jean Benner, tantôt par de vivantes et patriotiques allégories, par des tableaux de mœurs, qui ont pour auteurs d'abord MM. Brion, Marchal, Jundt, puis MM. Bapst et Bettannier.

Pendant cette période l'Etat et la Ville de Paris ont contribué fortement au développement de l'art décoratif. C'est depuis 1872 qu'ont été entrepris les plafonds de la Comédie-Française, de l'Odéon, du musée de Saint-Germain-en-Laye; la décoration du Panthéon, du palais du Luxembourg, de la Sorbonne, du palais de la Légion d'honneur, de l'hôtel des Archives nationales, du Palais de Justice, du ministère de la Guerre, du Muséum d'histoire naturelle, de l'Ecole de médecine, de l'Ecole de pharmacie, des différentes mairies de Paris : ceci pour la capitale seulement; quant à la province, les commandes, presques toutes très importantes, sont plus nombreuses encore. Il suffira de rappeler les travaux exécutés à la salle du Jeu de paume de Versailles, au palais des Arts et à l'école de médecine de Lyon, aux Facultés des lettres et des sciences de Bordeaux, au palais de justice du Havre, à l'hôtel de la préfecture et à la cour d'appel de Montpellier, à l'école nationale des Beaux-Arts de Bourges, au théâtre de Cherbourg, au musée d'Amiens, à la cathédrale de La Rochelle, au palais de justice de Rouen, à la Faculté des lettres de Nancy, aux hôtels de ville de Limoges, de Beauvais, de Nancy, de Dieppe, de Saint-Quentin. Tandis que des peintres d'un renom consacré, MM. Baudry, Cabanel, Delaunay, Lenepveu, J.-P. Laurens, Henry Lévy, Mazerolle, Cormon, Benjamin Constant, Dubufe, attestaient leur conscience par l'habileté de l'ordonnance et de la facture, qu'ils montraient des compositions fort intéressantes en soi, mais dénuées de lien avec l'édifice appelé à les recevoir, il se trouvait des maîtres pour s'imposer comme règle de renouveler la décoration ou plutôt de la mieux comprendre. C'est le mérite de MM. Puvis de Chavannes, P.-V. Galland, Besnard, Cazin, Carrière, Escalier, d'avoir su plier leur talent aux exigences de la destination, et l'on ne saurait s'étonner que le plus éminent d'entre eux, M. Puvis de Chavannes, ait rencontré en MM. Humbert, Lagarde, François Flameng, des admirateurs disposés à imiter sa manière avec un indéniable talent, mais peut-être sans raisons aussi soigneusement déduites. Plusieurs peintres, MM. Gervex, Humbert, Blanchon, Baudoin, ont introduit dans la décoration l'élément moderne, ne craignant pas de montrer sur les murs d'une mairie des scènes contemporaines dans toute leur réalité : un mariage, une déclaration de naissance, le travail des forts de la Halle et des ouvriers du bassin de la Villette, le retour des laboureurs et les fiançailles aux champs.

Les décorateurs ne pouvaient d'ailleurs se soustraire à un mouvement qui, se produisant d'accord avec les changements politiques, affranchissait le goût des formules conventionnelles, suggérait aux artistes un besoin de vérité, de franchise qui les portait à l'étude approfondie de l'homme et de la nature. De là, de ce courant moderne, venait, malgré les efforts de MM. Boulanger, Gérôme, Hector Leroux, Sylvestre, Motte, l'abandon progressif des sujets empruntés à l'antiquité classique, de là aussi la décadence de la peinture religieuse, cultivée suivant la tradition par MM. Bouguereau, Merson, Lehoux, H. Martin et la rénovation de ce genre par des artistes de la nouvelle école, MM. Bastien-Lepage, Duez, Dinet, Girardot, qui s'attachèrent à humaniser la légende, à ranimer leurs visions rétrospectives par une observation franche et hardie de la réalité; pareillement, la peinture historique, dans laquelle MM. J.-P. Laurens, Maignan, Luminais, Maillart, François Flameng, Mélingue, Schommer, avaient trouvé l'occasion de plus d'une louange, devait un certain regain de faveur au souci d'exactitude documentaire dont témoignaient les œuvres de MM. Rochegrosse, Tattegrain, Bloch et Le Blant. Examine-t-on les tableaux de chevalet, le changement qui s'est produit sous l'action des doctrines récentes s'accuse plus nettement encore : MM. Meissonier, Vibert, Worms, Delort, Fichel, Louis et Maurice Leloir, Roybet, Kaemmerer, Jacquet, Pille, Bayard, Adrien Moreau, continuent bien à peindre des sujets à costumes; mais le public s'intéresse plutôt aux œuvres de MM. Dagnan-Bouveret, Perrandeau, Fourié, Buland, Degas, Gœneutte, Jeanniot, Béraud, Gilbert, à ces scènes de mœurs prises sur le vif, notées dans leur milieu, abondantes en détails profitables pour l'esprit. MM. Fantin-Latour et Bonvin avaient déjà repris et continué la tradition de Chardin, des maîtres du XVIIIe siècle, et fait revivre le goût si français des *intimités*. Ils développèrent avec éclat leur système; puis, la curiosité vint à MM. Dantan, Carrière, Thévenot, Friant et Gueldry, de fixer l'image des intérieurs d'ateliers d'artistes et d'ouvriers; à MM. Dawant, Moyse, Paul Salzédo, de montrer dans leur ressemblance animée les sacristies, les synagogues, et les tribunaux. Ainsi se réalisaient les théories naturalistes émises depuis longtemps déjà par Castagnary, Auguste Comte et présentées par Proud'hon sous cette forme de programme : « Peindre les hommes dans leurs fonctions civiques et domestiques, avec leur physionomie habituelle, et surtout sans pose, non pour le plaisir de railler, mais comme but d'éducation générale et à titre d'avertissement esthétique. » Dès la fin du second Empire, MM. Jules Breton et Feyen-Perrin avaient laissé prévoir ce retour à la nature. Mais ces images de l'existence champêtre ou maritime étaient poétisées, idéalisées presque, et l'homme n'y paraissait pas, le plus souvent, dans sa proportion véritable. La génération suivante aborda la réalité sans réticence d'aucune sorte. A cet égard, le rôle de Manet dans l'école fut décisif. Il traita des sujets contemporains jusqu'alors conspués, réagit contre les embrunissements de la palette, et, en donnant l'exemple d'une perception plus exacte de la lumière et des ambiances, il apprit à l'école le « plein air », l'obligea à voir la nature comme les Japonais, d'une façon directe et à traduire vivement dans toute sa vérité l'impression ressentie. Son action ne se reconnaît pas seulement chez MM. Degas, Raffaëlli, qui ont traité, en ajoutant le bénéfice d'une vision personnelle, les sujets que Manet n'eût pas dédaignés : les gens du peuple, les intérieurs de théâtre ou de brasserie, le travail des danseuses à l'Opéra; elle est évidente dans les œuvres de MM. Bastien-Lepage, Roll, Duez, Gervex, Lhermitte, Lerolle, Ulysse Butin, qui ont honoré le plus grandement l'école nationale et propagé à l'étranger l'influence française en montrant avec une absolue sincérité les épisodes courants de l'activité quotidienne dans les centres ou à la campagne.

L'effort des peintres était si visiblement tendu vers la représentation rigoureuse et sincère des types, l'idéal contemporain se montrait tellement fatigué des à peu près généralités prétentieuses, que les maîtres les plus réputés du portrait, MM. Delaunay, Cabanel, Bonnat, Baudry, J.-J. Lefebvre,

Paul Dubois, Carolus-Duran, J.-J. Henner, Jean Gigoux, Gaillard, Jalabert, Mlle Jacquemart, s'essayèrent à rajeunir leur manière par un procédé plus personnel ou par une simplicité plus saisissante, tandis que les partisans de l'indépendance, MM. Ribot, Raffaëlli, Bastien-Lepage, Dagnan-Bouveret, Roll, Fantin Latour, Besnard, Carrière, Henri Pille, s'ingénièrent à ne pas séparer le sujet figuré de son milieu, de l'entour coutumier de son existence. Parmi les peintres de la chair il s'en rencontra un, M. Roll, pour faire avec éclat la tentative du nu en plein air, tandis que les autres MM. Henner, Raphaël Collin, Lefebvre, Morot, Courtat, faisaient montre de puissance ou de délicatesse à peindre le corps humain. Si de l'homme on passe à la bête, puis aux fleurs, et enfin aux objets inanimés, on rencontre chez les animaliers MM. Lambert, Chaigneau, Brissot de Varville, John-Lewis Brown, Goubies, Max Claude, Grandjean, van Marcke, de Vuillefroy, Barillot, Vayson, et pareillement chez les peintres de fleurs, comme MM. Quost, Jeannin, Kreyder, Rivoire, Schuller, Thomas, Mme Madeleine Lemaire, ou de nature morte, comme MM. Vollon, Ph. Rousseau, Bergeret, J. Bail, Desgoffe, une ambition égale d'arriver à traduire avec plus de conscience et de logique la réalité. A l'exception de MM. Guillaumet et Dinet, les orientalistes semblent seuls se refuser à céder à ce mouvement, et c'est le plus souvent un Orient composé pour le plaisir des yeux que nous montrent MM. Benjamin Constant, Clairin, Bida, Huguet, Berchère et Frère. Néanmoins, partout pénétrait la tendance moderne. Dans la peinture de paysage, la cause du romantisme est bien encore victorieusement soutenue par MM. Jules Dupré et Ziem; mais la tradition classique languit, pour bientôt s'éteindre avec MM. Cabat, Bellel, Bénouville et Flandrin; MM. Français, Busson, Veyrassat, Rapin, Zuber, servent de lien, de transition entre l'école de 1830, et MM. Harpignies, Guillemet, Lansyer, Desbrosses, qui se montrent moins soucieux de la composition qu'inquiets de la vérité. La recherche de l'exactitude absolue, la notation des ambiances et des transparences aériennes, est le principe d'art des impressionnistes proprements dits, MM. Monet, Sisley, Renoir et Pissaro, qui, contestés à leurs débuts, ont pris maintenant rang définitivement dans l'école : ils procèdent de Manet et de Corot, tandis que les harmonistes, MM. Cazin, Pointelin, Lavieille, Billotte, Barau, Victor Binet, Boudin, Lépine, semblent plutôt descendre de Corot seul. Notons enfin que le symbolisme littéraire a trouvé son équivalent en peinture dans les œuvres de MM. Hébert, Sellier, de Beaulieu, Puvis de Chavannes, Besnard, Agache, Gustave Moreau.

— *Sculpture.* La reconstruction des édifices détruits durant la guerre ou la Commune, les monuments commémoratifs, les statues élevées de toutes parts, à tout propos, ont fourni un vaste champ à l'activité des sculpteurs et favorisé le développement de l'art statuaire en France. Depuis 1872, l'école a pu compter des artistes d'un goût et d'un savoir consommés. Tout en continuant à pratiquer eux-mêmes leur art avec éclat, MM. Chapu, Dubois, Guillaume, Barrias, Delaplanche, Fremiet, Mathurin Moreau, ont formé des élèves, MM. Mercié, Gautherin, Marqueste, Lanson, Albert Lefeuvre, Daillon, Suchetet, qui ont honoré par leur talent l'enseignement de leurs maîtres. Cependant, la remarque faite par M. Delaborde, au sujet du peu d'individualité des statuaires, a pu être appliquée jusqu'à il y a peu d'années à l'école contemporaine de sculpture. « Si le talent foisonne, si l'adresse de main est générale, en revanche, combien rare est l'originalité! En vain chercherez-vous dans l'exécution ou la pensée quelque invention nouvelle propre à son auteur : semblables aux peintres du second Empire, plus habiles qu'émus, plus savants qu'artistes, les sculpteurs nous tiennent un harmonieux langage, mais la plupart se bornent à des lieux communs exprimés de façon impersonnelle. » Il en a été ainsi jusqu'à l'instant où s'est produite chez les sculpteurs une révolution semblable à celle qui avait renouvelé les tendances de la peinture. Bientôt, ce qui attira les artistes vers l'étude de l'antiquité hellénique, de la Renaissance florentine ou du moyen âge français, ce fut moins le caractère original de force, de grâce ou de naïveté, que la puissance de la vie expressive, variée, franche et humaine. Alors s'engagèrent dans la voie frayée par Carpeaux beaucoup d'artistes de notre génération; résolus à abandonner les sujets historiques et les formes traditionnelles; ils s'appliquèrent à joindre à l'étude consciencieuse des formes humaines, le souci précieux du mouvement exact, du geste simple, de la physionomie parlante, Mmes Cazin et Besnard, MM. Dalou, Falguière, Aubé, Saint-Marceaux, Carriès, Boucher, Turcan, Injalbert, Baffier, Etcheto, et surtout le plus éminent d'entre eux, M. Auguste Rodin, caractérisent très nettement cette école qui, en ajoutant peut-être la tristesse et la mélancolie particulières à notre époque, a fait glorieusement revivre la tradition si française des Puget, des Houdon et des Rude. Revendiquons aussi, avec MM. Henri Havard, Roger Marx et Maurice Albert, une belle place dans l'histoire de l'art de maintenant pour la gravure en médailles, qui vient de traverser une période d'un éclat sans précédent en France; les œuvres de MM. Roty, Chaplain, Degeorge, Daniel Dupuis, Maximilien Bourgeois, Levillain, Vernon, Tasset, Alphée Dubois, Bottée, Charpentier, Patey, Ringel, Michel-Cazin, dans lesquelles l'élément réel se mêle avec un indicible charme à l'élément imaginatif, seront recherchées avec le même empressement que les amateurs apportent aujourd'hui à collectionner toutes les plaquettes en bronze de la Renaissance italienne.

— *Gravure.* La concurrence des moyens chimiques de reproduction n'a pas été sans atteindre la gravure française. Cependant il convient d'établir que ces procédés n'ont réussi à entraver en aucune façon la carrière des grands artistes, qui ont placé la gravure nationale au-dessus de celle des autres pays. Si la production est peut-être plus restreinte chez ceux qui usent des procédés les plus lents, chez les lithographes et les graveurs sur bois, le nombre des maîtres dans l'un et l'autre genre s'est plutôt accru; on doit à MM. Sirouy, Gilbert, Emile Vernier, Fantin-Latour, Jacott, Jules Laurens, Vergnes, Thornley, Cheret, Maurou, Lunois, Bahuet, un ensemble de lithographies dignes de prendre place à côté des meilleures productions connues. Quant à la gravure sur bois, elle a été affranchie des formules qui entravaient son développement, grâce à MM. Pannemaker, Georges et Clément Bellenger, Dutheil, Huyot, Rousseau, et surtout à MM. Baude, Lepère et Léveillé. Les publications illustrées, livres ou revues, qui avaient si puissamment aidé à cette transformation de la gravure sur bois, devaient contribuer plus encore à favoriser la renaissance et à répandre le goût de l'eau-forte. Parallèlement aux recueils périodiques, tels que l'« Art », l'« Artiste », la « Gazette des Beaux-Arts », qui publiaient dans chacun de leurs fascicules des eaux-fortes hors texte, se créèrent en bibliothèques : la *Bibliothèque des chefs-d'œuvre du roman contemporain*, la *Bibliothèque artistique moderne*, la *Petite bibliothèque artistique*, dont les volumes réunis constituent un véritable musée d'estampes en taille-douce. La rapidité d'exécution du procédé était d'ailleurs bien faite pour convenir à notre époque fiévreuse, toujours pressée, et cette rapidité explique encore comment l'eau-forte a été choisie de préférence par les artistes désireux de graver eux-mêmes leurs propres inventions, tels, par exemple, que MM. Falguière, Besnard, Rodin, Ribot, Tissot, parmi les peintres et les sculpteurs; MM. Bracquemond, Boilvin, Buhot, Desboutin, Goeneutte, Guérard, Boulard, Hédouin, Lalauze, parmi les graveurs. Ces derniers ont aussi su traduire avec une intelligence fidèle les œuvres de la peinture ancienne ou contemporaine. C'est encore à la gravure d'interprétation que MM. Léopold Flameng, Waltner, Chauvel, Champollion, Courtry, Greux, Gaujean, Laguillermie, Lecouteux, Rajon, Lefort, Mongin, Mouziès, Lerat, Mordant ont acquis une réputation méritée. Le talent de MM. Henriquel Dupont, François Bertinot, Bellay, Blanchard, Jules et Adrien Didier, Gustave Levy, Lamotte, Morse, Tibura de Marc, Jacquet, aurait déjà suffi à maintenir la gravure au burin à son ancien niveau; mais, de l'aveu même des étrangers et des Allemands en particulier, il était réservé à un artiste français, C.-F. Gaillard, de renouveler l'art du burin en substituant au procédé ancien des hachures régulières, une gravure variée et fouillée, où l'effet se produit vif et saisissant, où l'idée sort peu à peu des limbes pour apparaître lumineuse et palpable, où tout ce qui ne sert pas à la mise en valeur du sujet est impitoyablement écarté. M. Eugène Burney est aujourd'hui le seul représentant de l'école créée par C.-F. Gaillard.

De nombreuses associations, la Société française de gravure, la Société des graveurs au burin, l'Association des lithographes, la Société des aquafortistes français, la Société des amis de l'estampe et la Société de l'estampe originale, qui publie tous les six mois un recueil de planches originales, attestent encore la vitalité de l'école contemporaine de gravure en France.

— *Architecture.* V. ARCHITECTURE.

— *Musique.* L'éducation musicale du public français et son goût pour le grand art s'accentuent chaque jour davantage. L'œuvre entreprise par Pasdeloup a porté ses fruits. Le public parisien surtout, qui semblait n'avoir de préférence que pour la musique de théâtre, a pris goût aux concerts et à des concerts dont le programme est exclusivement symphonique. Il s'est familiarisé peu à peu avec les œuvres sérieuses et fortes. Qu'on se reporte aux programmes des premiers *concerts populaires*. Aujourd'hui la *Neuvième symphonie*, dont des fragments suffisaient à épouvanter les abonnés du Conservatoire, fait salle comble. Le nombre des amateurs est devenu si grand qu'à ces matinées musicales du dimanche on refuse souvent du monde comme à une pièce en vogue. Peu à peu le répertoire s'est enrichi. A côté des vieux maîtres, de Beethoven, de Mendelssohn, sont venus figurer les romantiques, Schumann, et, le plus romantique de tous, Berlioz. L'avènement de ce compositeur, sa glorification tardive, a marqué un pas décisif dans l'évolution du public. On se souvient du succès d'enthousiasme de *la Damnation de Faust*, qui à elle seule tint l'affiche pendant plusieurs mois à la salle du Châtelet (1878-1879). Berlioz, si dédaigné jadis, si décrié, est à présent une des gloires les plus populaires de l'art français. A ce nom il faut en ajouter un autre, très applaudi aussi, celui de Wagner. Ce fonds très considérable d'auteurs classiques ou romantiques va s'augmentant sans cesse d'œuvres symphoniques modernes, où l'école française tient une grande place. Pour beaucoup de musiciens le concert a été une excellente école, un moyen de se faire connaître, de conquérir un nom, une réputation qui leur a facilité, dans une certaine mesure, l'accès des grandes scènes lyriques. En se portant vers le genre symphonique les compositeurs français ont trouvé une voie féconde, une forme d'art qui vaut bien celle des imitateurs de Rossini ou d'Auber. En réalité, le mouvement musical actuel se rattache d'une part à la grande école des contrepointistes allemands représentée par les classiques, par Beethoven, de l'autre au style romantique et descriptif de Berlioz. Beaucoup de critiques ajouteront Wagner, et il n'est pas de « jeune » qui n'ait reçu l'épithète de « wagnérien », flatteuse ou injurieuse suivant les cas. A vrai dire, cette imitation est très superficielle. On peut bien emprunter au maître ses procédés d'orchestre, ses artifices de composition, même et surtout les défauts inévitables qu'entraîne un système appliqué dans toute sa rigueur; le point de vue esthétique est absolument différent : il n'y a aucune ressemblance, aucune comparaison à chercher entre un drame de pur sentiment, comme *Tristan et Iseult*, et le plus prétendu wagnérien de nos opéras. Les qualités qui constituent l'originalité de l'école française sont tout autres et suffisent à nous révéler des ouvriers d'art d'une valeur exceptionnelle.

Nous ne pouvons énumérer toutes les œuvres remarquables qui se sont produites au concert depuis vingt ans. Bornons-nous à citer quelques noms : C. Saint-Saëns, dont l'œuvre considérable, comprenant tous les genres, est inscrit presque tout entier au répertoire des concerts (poèmes symphoniques, oratorios, chœurs, concertos, symphonies); J. Massenet (oratorios *Marie Magdeleine*, *Eve*, suites d'orchestre, *Scènes alsaciennes pittoresques*, ouvertures); E. Lalo (*Symphonie espagnole* pour violon, *Rapsodie norvégienne*, ouverture du *Roi d'Ys*); B. Godard (*le Tasse*, *concerto romantique*, symphonies *orientale*, *légendaire*, *gothique*); Ch. M. Widor, V. d'Indy (*le Chant de la cloche*, *Wallenstein*, ouvertures, morceaux symphoniques); Guiraud, Gouvy, C. Franck, Joncières, Chabrier (*España*); Augusta Holmès (poèmes symphoniques, *les Argonautes*); Th. Dubois (*le Paradis perdu*); frères Hillemacher (*Lorelei*); Ch. Lefebvre. Beaucoup d'autres noms devraient figurer sur cette liste : Mme de Grandval, Cécile Chaminade, G. Hue (*Rübezahl*), etc.

Au théâtre, le mouvement est moins accentué, moins précis. Les frais énormes que les ouvrages lyriques entraînent paralysent, dans une grande mesure, l'essor de la musique dramatique. La cherté des places, toujours croissante, n'amène au théâtre qu'un public très mobile, très divers, sans convictions, attiré par les interprètes et non par la pièce, s'intéressant peu aux nouveautés d'art ou même à l'art sérieux. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le bilan de ces dernières années ait été relativement assez maigre. Des œuvres de haute valeur, comme *Sigurd*, *le Roi d'Ys*, ont subi un stage indéfini ou nous sont revenues de l'étranger. Plusieurs musiciens ont été écartés systématiquement de la scène; d'autres, en abordant le théâtre, font preuve d'un éclectisme parfois exagéré. Actuellement l'opéra est un genre mixte, de transition, dérivé dans ses grandes lignes de l'ancien opéra avec des tendances de plus en plus marquées vers l'emploi exclusif de la déclamation mesurée mêlée à une symphonie d'orchestre très importante. L'opéra-comique est, lui aussi, en pleine transformation; ce genre « si français », selon le cliché des discours officiels, s'en va tout droit vers le *drame lyrique*.

De 1875 à 1888, l'*Opéra* a, sous les directions Halanzier, Vaucorbeil (1879), Ritt et Gailhard (1884), monté douze ouvrages nouveaux et huit ballets. Les deux maîtres incontestés de l'école française, Ambr. Thomas et Ch. Gounod ont donné, le premier *Françoise de Rimini* (1882), le second *Polyeucte* (1878) et *le Tribut de Zamora* (1881). Ces œuvres ont été accueillies froidement. Des débuts très intéressants ont été ceux de J. Massenet et de C. Saint-Saëns, dont les concerts avaient popularisé le nom et les œuvres. *Le Roi de Lahore* (1877) de J. Massenet est une partition largement traitée, avec des accents très personnels. On trouve dans le *Henri VIII* (1883) de C. Saint-Saëns de très beaux passages, un travail très fouillé d'orchestre, mais une certaine monotonie d'ensemble qui pourrait disparaître au moyen de coupures largement pratiquées. Depuis, à défaut de *Hérodiade* de Massenet, nous avons eu sa partition du *Cid* (1885), et l'Opéra, prochainement, montera *l'Ascanio* de Saint-Saëns. Paris, en 1885, confirma d'une manière éclatante le succès obtenu par le *Sigurd* de E. Reyer à l'étranger et en province. L'année suivante le public fit un accueil chaleureux à *Patrie* de Paladilhe, œuvre très éclectique et d'une originalité médiocre.

Parmi les ballets nous citerons *Sylvia* de Guirand (1876) et deux partitions distinguées, *la Korrigane* (1880) de Ch. M. Widor, et *la Farandole* (1883) de Th. Dubois.

Au répertoire de l'Opéra-Comique, qui compte dans cette même période environ vingt-cinq ouvrages d'importance diverse et à peu près autant de levers de rideau, nous trouvons : *Carmen* (1875), le chef-d'œuvre de Bizet, très discuté d'abord, acclamé ensuite; *Piccolino* (1876) de Guiraud, *Cinq-Mars* de Ch. Gounod, *Jean de Nivelle* et *Lakmé* de Léo Delibes (1880 et 1883), les *Contes d'Hoffmann* d'Offenbach (1881), deux pastiches très bien faits de vieille musique, *les Surprises de l'amour* (1877) et l'*Amour médecin* (1880) de Poise, *Manon* (1884) de Massenet, et le dernier ouvrage de Massé, *la Nuit de Cléopâtre* (1885). Le public fait un excellent accueil à *Suzanne* (1878) de Paladilhe, au *Chevalier Jean* (1885) de Joncières, ainsi qu'à la curieuse partition du *Roi malgré lui* (1887) de Chabrier. Cette même année, *Proserpine* de Saint-Saëns, malgré la haute valeur de sa partition, ne peut triompher de son livret bizarre et incompréhensible; *le Roi d'Ys*, en 1888, de E. Lalo, s'affirme comme un grand et durable succès.

Les entreprises lyriques tentées dans différents théâtres pour donner à Paris une troisième scène musicale n'ont pas réussi jusqu'ici, et la question du théâtre lyrique, que quelques-uns voudraient installé *officiellement*, reste toujours ouverte. Cependant ces essais ont prouvé qu'en dehors de l'Opéra et de l'Opéra-Comique on pouvait constituer un répertoire d'œuvres intéressantes. En 1876-1877, la direction Vizentini, à la Gaîté, nous faisait connaître *le Bravo* de Salvayre, *le Timbre d'argent* de Saint-Saëns, *Paul et Virginie* de Massé, *Dimitri* de Joncières. A la salle Ventadour, nous avons eu *le Capitaine Fracasse* de Pessard et *les Amants de Vérone* (1878) du marquis d'Ivry. La direction Maurel et Corti (de Milan) a donné, en 1884, quelques représentations de *Hérodiade* de Massenet et de *Aben-Hamet* de Th. Dubois, paroles italiennes. Les déplorables conditions dans lesquelles parut *Etienne Marcel* de Saint-Saëns (Château-d'Eau, 1884, direction Garnier) ne permirent pas au public d'apprécier à sa juste valeur une œuvre de cette importance. En 1888, le même théâtre monta *Jocelyn* de B. Godard. D'autres ouvrages inédits ou joués à l'étranger, tels que *Saint Mégrin* des frères Hillemacher, figureraient avec honneur dans ce répertoire. Avec une bonne interprétation, il y aurait là les chances de succès les plus sérieuses.

Dans un genre où la musique, sans avoir le rôle principal est d'un effet considérable, signalons les partitions des *Erinnyes* de Massenet, de *l'Arlésienne* de Bizet, reprise récemment à l'Odéon, et de l'*Œdipe-Roi* de Membrée.

Née sous l'Empire, l'*opérette* avec sa caricature outrancière et ses cascades réalisait bien l'esthétique de la cour impériale. Offenbach était alors le fournisseur breveté de cet art quasi officiel. Depuis, nombre d'imitateurs ont surgi, et l'opérette s'est transformée peu à peu. Si elle a gardé ses grotesques, ses *ganaches*, elle a ses amoureux bien gentils et bien frisés, *tout en or*, comme on dit au théâtre; elle s'est surchargée de musique, elle se paye des décors et des costumes de féerie; elle a un monde de figurantes, de petites femmes, et ses pièces exhalent un parfum érotique dont certain public est très friand. Au fond, comme dans l'ancien vaudeville, dont elle procède indirectement, son grand élément de succès est le *couplet* bien troussé par le compositeur, détaillé avec le plus de malice possible dans l'interprétation. Plusieurs de ces opérettes ont joui d'une telle vogue que le théâtre heureux possesseur d'une de ces *mascottes* faisait avec elle toute sa saison, quelquefois deux. Le succès de *la Fille de Mme Angot* de Lecocq, aux Folies-Dramatiques, est légendaire. Depuis, nous avons eu du même auteur : *la Petite Mariée*, *Giroflé-Girofla*, *le Petit Duc*, *la Marjolaine*, *le Jour et la Nuit*, *le Cœur et la Main*. Vasseur a donné *la Timbale d'argent*, *le Billet de logement*, *le Droit du seigneur;* Varney, *les Mousquetaires au couvent* et *les Petits Mousquetaires;* Audran, sa fameuse *Mascotte*, *le Grand Mogol;* Planquette, *les Cloches de Corneville*, *Rip;* Bernicat, *François les bas bleus;* Lacome, *le Beau Nicolas; Jeanne, Jeannette et Jeanneton;* Messager, *la Fauvette du Temple*. Citons encore *la Fille du Tambour-Major*, *Madame Favart*, *Madame l'Archiduc* du maëstro Offenbach, l'amusante *Joséphine vendue par ses sœurs* de Victor Roger, partition anonyme bien que signée; quelques autres opérettes d'Hervé, de Serpette, Cœdès, Grisart, Pugno, Banès.

Quant aux *exécutants*, Paris possède un grand nombre d'artistes remarquables dans tous les genres. A l'Opéra, nous trouvons dans la longue succession de chanteurs et de cantatrices, les noms de Faure, Mme M.-Carvalho, Villaret, Mme Krauss, Sellier, Duc, Gailhard, Lassalle, Maurel, les frères de Reszké, Mmes Richard, Bloch, Caron, Daram,